



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

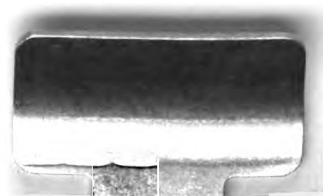
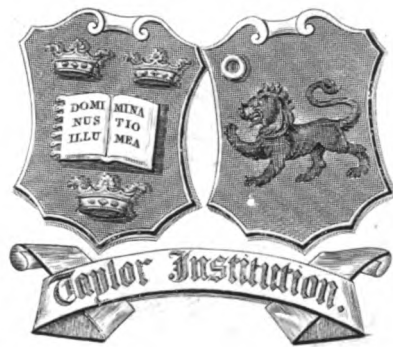
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

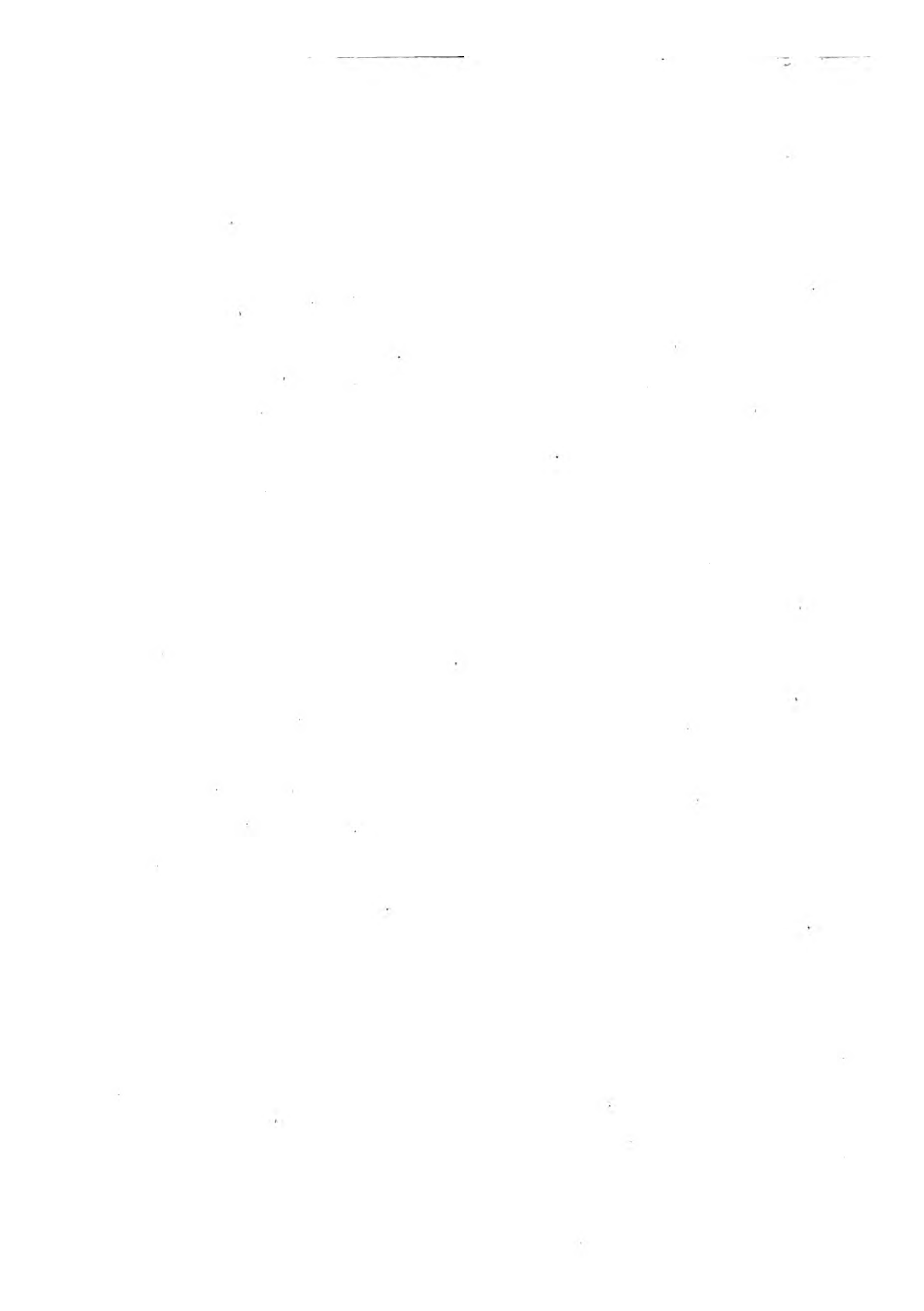


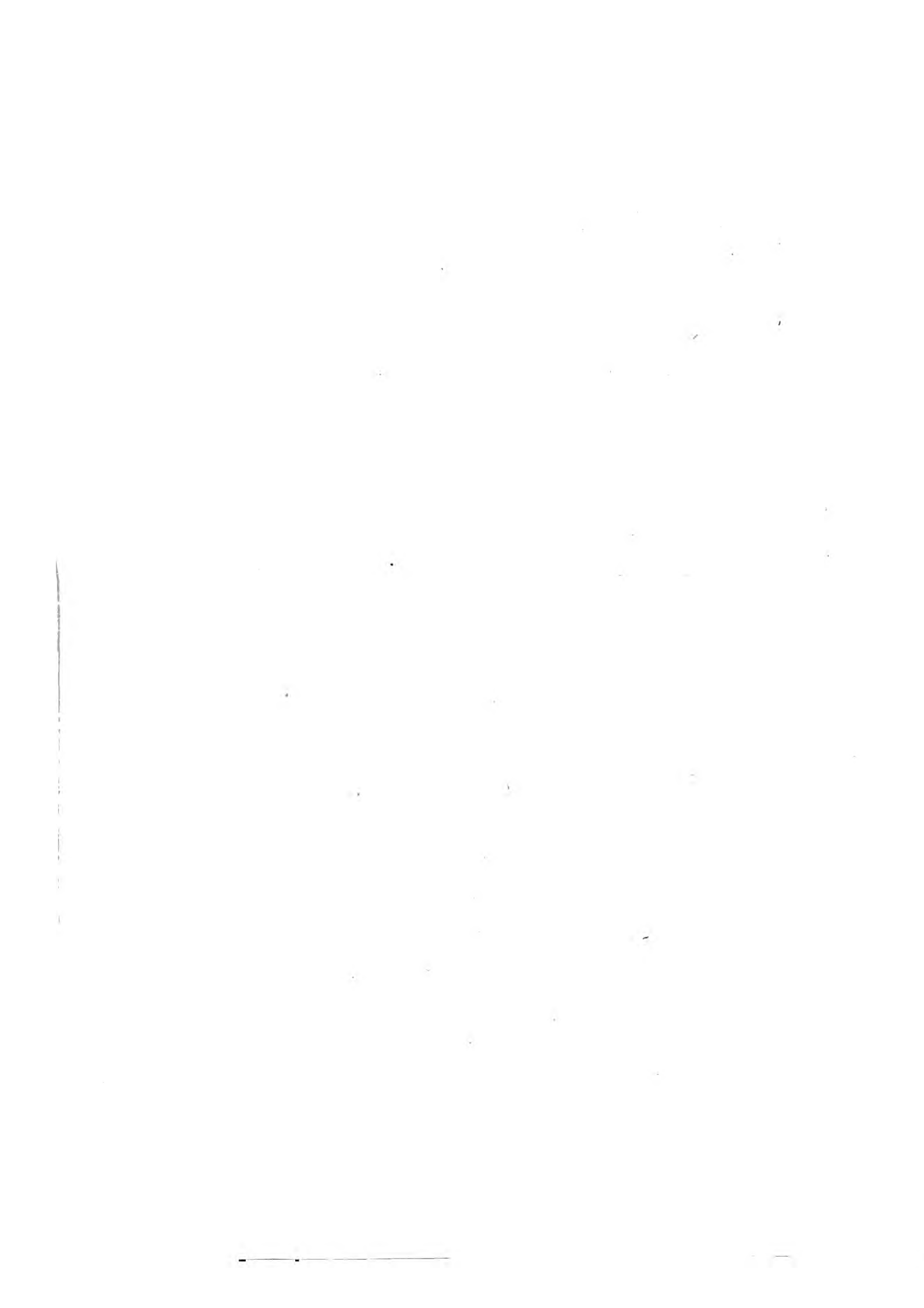
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



159 k 26









LE
JUIF ERRANT
EN ITALIE

PAR
GASTON PARIS



PARIS
ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE RICHELIEU, 67

—
1891

157 R 26



LE
JUIF ERRANT
EN ITALIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

	Fr. c.
Les Contes orientaux dans la littérature française du moyen âge (<i>Extrait de la Revue politique et littéraire</i>). In-8.	1 »
De Pseudo Turpino. In-8.	2 »
Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus, attribué à Gunther. In-8.	2 »
Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française. In-8.	4 »
Lettre à M. Léon Gautier sur la versification latine rythmique. Gr. in-8.	1 »
La Vie de saint Alexis. Poème du xi ^e siècle. Texte critique. In-12.	1 50
Les Chants populaires du Piémont (<i>Extrait du Journal des Savants</i>). In-4.	2 50
La Vie de saint Alexis. Poème du xi ^e siècle et renouvellement des xii ^e , xiii ^e et xiv ^e siècles, publiés avec préface, variantes, notes et glossaires. (<i>En collaboration avec M. L. Pannier.</i>) Gr. in-8.	15 »
Introduction à la grammaire des langues romanes par F. Diez, traduit de l'allemand.	3 »
Grammaire des langues romanes par le même, traduction française. <i>En collaboration avec MM. A. Brachet et A. Morel-Fatio.</i> 3 vol. gr. in-8.	60 »

L'EBREO ERRANTE IN ITALIA [par M. S. Morpurgo]. 7.
Florence, librairie Dante, 1890, 54 p. in-8°.

(EXTRAIT DU JOURNAL DES SAVANTS. — Septembre 1891.)

Il y a une douzaine d'années, dans un court résumé de l'histoire de la légende du Juif Errant⁽¹⁾, j'avais remarqué que ce personnage, appelé *Ahasverus* dans le livret allemand de 1602 auquel il doit surtout sa popularité⁽²⁾, *Michob-Ader* dans les lettres de « l'Espion turc » qui le vit à Paris sous Louis XIV⁽³⁾, *Isaac Laquedem* dans la fameuse complainte française, portait encore un autre nom dont l'existence en divers pays fort éloignés les uns des autres offrait une coïncidence qui me restait inexplicable. Au commencement du XVII^e siècle, le médecin allemand Libavius, révoquant en doute l'existence du « Juif éternel », remarque que *alius ipsum appellat Buttadæum*⁽⁴⁾, *alius aliter*⁽⁵⁾. Or en Bretagne toute la tradition populaire appelle le Juif Errant *Boudedeo*, et ce nom paraît aussi se retrouver chez les Saxons de Transylvanie sous la forme altérée *Bedeus*. « Mais d'où vient-il ? disais-je. . . On serait tenté d'y voir un composé de « bouter » et « Dieu », et ce nom signifierait « celui qui frappe, qui pousse Dieu » ; le breton *Boudedeo* semblerait venir d'un italien *Buttadeo*. Mais le nom n'est pas italien : l'Italie ne connaît pas le

⁽¹⁾ Dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, dirigée par M. Lichtenberger, t. VII, 1880, p. 498-514. Cet article a paru en tirage à part chez les éditeurs Sandoz et Fischbacher.

⁽²⁾ Le *Cartaphilus* (puis *Joseph* après son baptême) dont un archevêque arménien parla en 1228 à Saint-Albans (et à Tournai, mais sans le nommer) n'est pas un vrai Juif Errant : il était portier du prétoire de Pilate et certainement regardé comme un Romain.

⁽³⁾ Je n'avais pas remarqué, dans mon article, que ce nom, inséré dans la notice qui accompagne d'ordinaire l'image populaire du Juif, provenait de cette source. Les lettres du prétendu espion turc, écrites en italien par Jean-Paul Marana, parurent en français à Paris en 1684 (et souvent depuis), puis en anglais et en allemand ; voir la page 62, les numéros 91, 94 et l'addition, p. 131,

de l'excellent ouvrage de M. L. Neubauer, *Die Sage vom ewigen Juden* (Leipzig, 1884). Au reste, bien que la prétendue lettre de l'espion turc porte la date de 1644 (du quatrième jour de la première lune), il est certain qu'elle n'a été écrite par Marana qu'en 1684 ou peu auparavant : le style et le ton suffisent à le prouver.

⁽⁴⁾ Cette orthographe par *æ*, qui a fait rapprocher le nom du juif de *Thaddæus*, n'a aucune importance ; elle provient de l'édition d'Augsbourg de Bonatti (voir ci-dessous), où elle est fautive ; Bonatti avait certainement écrit *Buttadeus*.

⁽⁵⁾ Pour tout concilier, un livre populaire allemand a supposé qu'il s'appelait originairement *Ahasverus*, mais qu'il avait pris le nom de *Buttadæus* au baptême : c'est simplement une adaptation de la double désignation de *Cartaphilus-Joseph* (voir ci-dessus, note 2).

Juif Errant. » Mon savant ami Alessandro d'Ancona, qui publiait peu de temps après une belle étude sur la légende⁽¹⁾, acceptait cette conclusion, dont il devait bientôt lui-même montrer le peu de solidité.

En effet, comme M. d'Ancona le fit voir dans un article publié en 1882⁽²⁾, non seulement le Juif Errant est connu en Italie, mais c'est là qu'on le trouve le plus anciennement, et précisément sous le nom latin de *Buttadeus*, tandis que la tradition populaire encore vivante le désigne en Sicile par le nom de *Buttadeu* ou *Arributtadeu*, et dans les Alpes par celui de *Buttadeo*. Le célèbre astrologue Guido Bonatti, que Dante a placé en enfer, parlant d'un personnage qu'il avait vu en 1223 et qui prétendait avoir vécu à la cour de Charlemagne⁽³⁾, ajoute : *Et dicebatur tunc quod erat quidam alius qui fuerat tempore Jesu Christi, et vocabatur Joannes Buttadeus, eo quod impulisset Dominum quando ducebatur ad patibulum, et ipse dixit ei : Tu exspectabis me donec venero . . . Et ille Joannes transivit per Forlivium, vadens ad Sanctum Jacobum era Christi millesima ducentesima sexagesima septima*. En 1400, d'après le chroniqueur siennois Sigismondo Tizio, *Johannes Buttadeus, qui olim Christum dum ad patibulum duceretur inhumaniter impulerat, cui a Christo fuit dictum : Exspectabis me dum venero*, passa par Sienne, et, ayant vu le tableau où Andrea Vanni venait de représenter le Christ portant sa croix, il déclara que c'était le portrait du Christ le plus ressemblant qu'il eût jamais vu. Tizio connaissait d'ailleurs et cite le passage de Bonatti; le livre ayant été imprimé à Augsbourg en 1491, ce passage fut reproduit en Allemagne dès 1602 dans une des premières éditions du livret populaire cité plus haut⁽⁴⁾, et c'est là que l'avait pris Libavius, dont le témoignage perd désormais son intérêt. C'est sans doute aussi de cette édition, où figure sur le titre même la forme latine *Johannes Buttadæus*, qu'est venu en s'altérant aux Saxons de Transylvanie le singulier nom de *Bedeus*, et l'on peut conjecturer que la forme bretonne *Boudedeo* remonte à la même source, par des intermédiaires inconnus. Le commentaire de Bonatti prouve d'ailleurs qu'au XIII^e siècle on regardait bien le nom de *Buttadeus* comme un composé de *buttare*, fr. *bouter*, et le nom de Dieu (*eo quod impulisset Dominum*).

Il semblait donc jusqu'à ces derniers temps que toutes les mentions

⁽¹⁾ *Nuova Antologia*, t. XXIII (1880), p. 413.

⁽²⁾ *Romania*, t. X, p. 212-216; t. XII, p. 112.

⁽³⁾ Voir ci-après, p. 548, note 2.

⁽⁴⁾ Dantzig, 1602, n^o VIII de la liste

dressée par M. Neubauer (p. 70-71). Quoique cette édition paraisse être la seule conservée qui fasse mention de « Guido Bonatus » et de « Johannes Buttadæus », il est probable que cette notice a dû être souvent reproduite.

du Juif immortel sous le nom de *Buttadeus* ou de formes correspondantes fussent italiennes d'origine et remontassent même en dernière analyse au passage cité plus haut de Guido Bonatti. Mais voici que deux témoignages tout récemment signalés placent la question sur un nouveau terrain. Le célèbre historien, jurisconsulte et moraliste Philippe de Novare, auquel on vient de restituer son vrai nom⁽¹⁾, en terminant ce *Livre de Forme de plait* qui est une des sources les plus importantes de notre connaissance du droit féodal, énumère les meilleurs jurisconsultes qu'il ait connus dans les royaumes de Jérusalem et de Chypre, où il exerça pendant plus de quarante ans sa brillante activité. Il ne cite que les morts; quant aux « bons plaideurs » qui vivent encore, il n'en parle pas par réserve, mais il assure qu'il serait heureux de faire leur éloge s'il leur survivait : « Et de ce, remarque-t-il en parlant de lui à la troisième personne, fait il bien a creire, ja n'i eüst il plus d'avantage que de vivre longuement et bien, et enssi avroit il passé Jehan Boutedieu⁽²⁾. » Philippe de Novare écrivait cette déclaration entre 1250 et 1255; ce n'est qu'en 1267 que Jean Boutedieu traversait Forlì et laissait de son nom le plus ancien témoignage que l'on connût jusqu'ici. Il est clair d'ailleurs que, pour que la plaisanterie de Philippe fût comprise, il fallait que Jean Boutedieu fût un personnage généralement connu dans le milieu où elle se produisait. Mais on peut se demander quel était précisément ce milieu. Philippe était né en Italie, où nous trouvons presque exclusivement, après lui, le nom qu'il donne au Juif immortel; d'autre part il écrivait en français tant sa prose que ses vers, et il se montre tout imbu de littérature française; enfin il vivait en Syrie : un personnage mythique mentionné par lui peut donc avoir une origine italienne, française ou orientale. C'est toutefois la dernière, ou plutôt une combinaison des deux dernières, qui est la plus vraisemblable. M. Wesselofsky a récemment montré que les deux légendes, parallèles et peut-être originellement identiques, de Malchus le Maudit (celui qui souffleta le Christ) et du Juif Errant appartiennent primitivement au cycle des légendes locales formées à Jérusalem autour des traditions ou des fictions relatives à la Passion du Seigneur⁽³⁾. C'est donc, selon toute probabilité, dans le milieu des Français établis en Syrie que le personnage du Juif qui avait poussé le Christ pour hâter sa marche et qui avait été condamné à ne pas périr et à marcher sans cesse par le monde reçut le nom de

⁽¹⁾ *Romania*, t. XIX, p. 99.

⁽²⁾ *Assises de Jérusalem*, t. I, p. 570.
L'éditeur des *Assises* ne fait aucune remarque sur ce nom et ne le mentionne

pas à la table; aussi n'avait-il attiré l'attention de personne.

⁽³⁾ *Archiv für slavische Philologie*, t. V, p. 398; t. VIII, p. 331.

Jean Boutedieu, et c'est de Terre-Sainte qu'il passa plus tard, muni de ce nom, en Italie.

Un autre témoignage est venu prouver que d'ailleurs il ne s'y était pas renfermé. La Bibliothèque nationale a récemment acquis un recueil de petits mystères provençaux du xv^e siècle, tous plus ou moins groupés autour de la Passion, mais parmi lesquels, chose singulière et ici particulièrement regrettable, la Passion elle-même fait défaut. Seulement le scribe a eu l'idée de dresser deux tables, qui ne concordent d'ailleurs pas exactement, des seize pièces environ dont aurait dû se composer une représentation complète; la seconde de ces tables comprend la liste des personnages qui figurent dans chaque pièce : or, pour la Passion, absente, comme on l'a vu, du recueil, après les noms habituels des bourreaux du Christ, tels que *Piquausel*, *Talhafer*, *Barissaut*, on lit l'un après l'autre les deux suivants : *Malcus*, *Botadieu*⁽¹⁾. Que ce dernier nom nous offre la forme provençale correspondant au français *Boutedieu* et à l'italien *Buttadeo*, il n'y a évidemment pas lieu d'en douter, et cette indication est doublement intéressante, puisqu'elle nous montre d'une part ce personnage en Provence à une époque et sous un nom où on ne l'y avait pas encore rencontré, et puisque d'autre part elle nous le fait voir intervenant dans un mystère de la Passion, tandis que jusqu'à présent, dans aucune des innombrables formes que ce mystère a revêtues au xv^e siècle chez tous les peuples de l'Europe, on n'avait trouvé la moindre mention du Juif maudit sous un quelconque de ses noms⁽²⁾. Malheureusement, étant privés du texte même de la pièce provençale, nous ne savons pas au juste ce qui se passait entre *Botadieu* et le Seigneur⁽³⁾.

La forme française *Boutedieu* et la forme provençale *Botadieu* sont bien d'accord avec la forme italienne *Buttadeo* pour nous faire voir dans le surnom du malheureux Jean un composé du verbe *bouter*, *botar*, *buttare*, et du représentant en vulgaire de l'accusatif latin *Deum*. M. Morpurgo, dans la curieuse publication qui donne occasion au présent article, sans combattre précisément cette explication, ne trouve pas non plus improbable « celle qu'a indiquée M^{me} Michaelis de Vasconcellos dans un

⁽¹⁾ A. Thomas, *Notices sur un recueil de mystères provençaux*, dans les *Annales du Midi*, t. II, p. 389.

⁽²⁾ Le mystère provençal de la Passion, encore inédit, qui est contenu dans un ms. bien connu appartenant à M. Didot (voir P. Meyer, Introduction à *Daurel et Beton*), ne fait pas exception.

⁽³⁾ On pourrait même se demander si *Botadieu* n'est pas simplement une épithète de *Malcus*, et si l'on ne retrouverait pas là l'identité primitive supposée de ces deux personnages; mais c'est très peu probable. *Botadieu*, avant son action funeste, figurait sans doute dans le mystère sous le nom de *Jean*, qu'il porte toujours ailleurs.

remarquable article de la *Revista Lusitana*⁽¹⁾ ». Cet article, fort intéressant en effet, résout et soulève plusieurs questions dont je dirai un mot, puisque je suis revenu à m'occuper de ce sujet. Pas plus que l'Italie, disais-je dans le mémoire cité au début, l'Espagne (et j'y comprenais le Portugal) ne connaît le Juif Errant. Or mon savant ami Adolpho Coelho m'a rappelé, ce que je n'aurais pas dû oublier, que ce personnage était connu en Espagne sous le nom, qui indique toute une transformation poétique de sa légende, de Juan *Espera-en-Dios*. M^{me} de Vasconcellos démontre à son tour, contre M. Coelho, que le Portugal l'a également adopté, en l'appelant João *de Espera-em-Deos*. A propos du nom de *Buttadeo*, elle avait d'abord fait en note la remarque suivante : « Dans le nombre extrêmement considérable des vieilles formules de serment ou d'imprécation, moitié plaisantes, moitié sérieuses, que j'ai recueillies dans des comédies vulgaires portugaises, se rencontre celle de *votadeus*, *voto-a-Deus* (espagnol : *votadios*, *voto-a-Dios*). *Voto a*, dans cette formule, n'a absolument rien à faire avec le verbe *botar* « pousser, heurter », qui correspond à l'italien *buttare*. C'est le substantif *voto*, lat. *votum*, promesse, serment (cf. *voto-a-tal*, *votamares*, *voto-a-la-Virgen-Maria*, etc.). » Mais, dans un post-scriptum ajouté à son article, M^{me} de Vasconcellos indique un rapport possible entre les deux mots *Buttadeo* et *votadios*. C'est que dans un dialogue espagnol (manuscrit) du xvi^e siècle elle a relevé, entre les noms d'autres héros populaires, celui de *Juan de Voto-a-Dios*. « De cette mention, dit-elle, on peut tirer une double supposition, que j'émettrai prudemment sous forme de questions : 1^o *Juan Espera-en-Dios* aurait-il aussi en Espagne le nom de *Juan de Voto-a-Dios*? 2^o Ce nom, modifié par le procédé de l'étymologie populaire, correspondrait-il à l'italien *Buttadio*? » Si je comprends bien la savante et ingénieuse romainiste, elle a été portée à supposer que le nom *Buttadio* avait été, par étymologie populaire, changé en Espagne en celui de *Voto-a-Dios*. M. Morpurgo paraît lui prêter l'hypothèse inverse, et en tout cas il la fait sienne. Remarquant que, dans le document qu'il publie et dont nous allons parler, Jean *Bottadio* ou *Vottadio* dit qu'il a pour autre nom *Servo di Dio*, il est porté à penser que le premier nom lui-même ne signifie pas autre chose que *devoto* ou *votato a Dio*, et qu'il a été transformé en *Buttadeo* « par une fausse analogie avec *buttare* ». L'antiquité des formes *Boutedieu*, *Buttadeo*, *Botadieu*, et de l'explication qu'on leur donne rend cette supposition très peu vraisemblable; mais voici un témoignage curieux qui vient compliquer la question. Mon regretté confrère le comte Paul

⁽¹⁾ T. I (1887), p. 34-44.

Riant l'a trouvé dans un des manuscrits qu'il avait examinés au cours de ses immenses recherches sur les sources de l'histoire de l'Orient latin; c'est un manuscrit de la fin du XIV^e siècle qui se trouve à Évreux (n° 36), et qui contient, sous le nom de *Liber terre sancte Jerusalem*, un ouvrage que M. Riant, dans la note qu'il avait bien voulu me communiquer, appréciait ainsi : « Guide pour les pèlerins, compilé d'après Ludolf de Sudheim et Philippus, troisième quart du XIV^e siècle; très peu de notices originales; le manuscrit n'est pas original, est une copie *incomplète* et mauvaise⁽¹⁾. » L'une des notices ajoutées par le compilateur est celle qui nous intéresse : « Aussitôt après l'église du Spasme, la station de Simon le Cyrénéen et la maison de Judas (Philippus, p. 52), on lit : *Item magis ultra per eandem viam est locus a vulgo [il manque évidemment dictus et un nom], ubi Johannes Buttadeus impellit (i. impalit) Christum Dominum quando ibat ligatus ad mortem, insultando dicens Domino : Vade ultra, vade ad mortem! Cui respondit Dominus : Ego vado ad mortem, sed tu usque ad diem judicii non*⁽²⁾. *Et, ut quidam dicunt simplices, visus est aliquando multis; sed hoc asseritur a sapientibus quia dictus Johannes, qui corrupto nomine dicitur Johannes Buttadeus, sano vocabulo appellatur Johannes Devotus Deo, qui fuit scutifer Karoli Magni et vixit ccl annis. Vient ensuite la maison du mauvais riche. »* Tout est digne de remarque dans cette notice, et d'abord l'assurance avec laquelle l'auteur oppose à la bonne foi des simples, qui croient qu'on a rencontré plus d'une fois Jean Boutedieu, la meilleure information des gens raisonnables, qui savent que le personnage en question était Jean Dévot-à-Dieu, l'écuyer de Charlemagne; puis le rapprochement étymologique de M. Morpurgo, ou du moins un rapprochement très semblable, fait à son insu cinq cents ans avant lui. Signalons aussi la formule, jusqu'à présent inconnue, et très ingénieuse, du dialogue entre le Juif et le Seigneur : c'est parce que, en poussant Jésus, il lui a dit expressément d'aller à la mort qu'il est condamné, lui, à chercher la mort, sans la trouver jamais, jusqu'au jour du jugement. Il règne d'ailleurs dans ces quelques lignes, qui ont au moins

⁽¹⁾ D'après une note de M. Omont dans le tome II du *Catalogue des bibliothèques des départements*, page 419, ce traité, malgré ses défauts, devait être inséré dans le tome III des *Archives de l'Orient latin*. Mais ces précieuses *Archives* auront-elles jamais un tome III?

⁽²⁾ M. Morpurgo cite un passage assez analogue, mais moins intéressant par sa

forme, dans le voyage de Ser Mariano de Sienna, fait en 1431. Après avoir parlé de la porte par où Jésus sortit pour aller au Calvaire, il ajoute : « Dicesi che qui era quello che è chiamato Johanni Botadeo, e dixo per dispecto a Jhesù : *Va' pur giù, che tu n'arai una tua, una!* Rispose l'umile Jhesù : *Io andarò; tu m'aspetterai tanto che io torni. Non ci è perdonanza. »*

deux sources différentes, une assez grande confusion. L'auteur semble admettre d'abord comme vraie l'histoire de *Joannes Buttadeus* et ensuite reprocher à ceux qui l'admettent d'avoir, pour la construire, défiguré le nom et altéré le caractère de *Johannes Devotus Deo*. Mais ce qui nous importe, c'est l'existence légendaire de ce dernier personnage, évidemment identique au *Juan de Voto-a-Dios* signalé en Espagne au xvi^e siècle par M^{me} de Vasconcellos. Quelle est la bonne forme entre les deux? Si l'on admet la première, il faut la croire originairement latine, le mot *devot* et ses congénères n'ayant pas été aussi anciennement populaires dans l'idiome vulgaire des divers pays romans. Si l'on croit une forme vulgaire plus vraisemblable à l'origine, il faudra admettre l'espagnol de *Voto-a-Dios*, ou l'italien de *Voto-a-Dio* (car le français ni le provençal ne peuvent entrer en ligne de compte). La question est fort obscure, et il faudrait, pour la résoudre, des éléments qui nous font défaut. Mais quel est le personnage dont il s'agit ici et qui passait pour avoir atteint, non l'immortalité, mais une longévité extraordinaire? Il n'est pas aussi inconnu qu'il le semble au premier abord. Il est évident, en effet, que c'est le même que ce *Jean des Temps* dont Vincent de Beauvais, d'après une source qui m'est inconnue, dit simplement à l'année 1139 : *Joannes de Temporibus moritur, qui vixerat annis trecentis sexaginta uno*⁽¹⁾ *a tempore Karoli Magni, cujus armiger fuerat*, notice qui a été répétée depuis par divers chroniqueurs, notamment flamands⁽²⁾, et révoquée en doute ou plutôt bizarrement atténuée par l'historien Paul Emile quand il daigna recouvrir de son beau style cicéronien sa compilation extraite de nos vieilles annales⁽³⁾. Il faut d'ailleurs que *Jean des Temps* ait été plus célèbre qu'il ne résulte de cette mention chez un chroniqueur du xiii^e siècle, puisque l'arrangeur du traité contenu dans le manuscrit d'Évreux le connaissait sous le nom de *Johannes Devotus Deo*, tout en ne lui accordant que 250 ans de vie⁽⁴⁾, et qu'en Espagne il est resté connu sous son nom

⁽¹⁾ Le texte porte 341, mais Guillaume de Nangis, qui reproduit ce passage, donne 361, qui est préférable : *Jean des Temps* aurait vécu de 778 à 1139.

⁽²⁾ Voir Liebrecht, *Zur Volkskunde*, p. 107.

⁽³⁾ Il a d'ailleurs prétendu corriger le nom (d'après quels documents, je l'ignore) : *Sub hoc tempus obiit Johannes a Stampis, quem per errorem a Temporibus multi vocarunt ob diuturnam vitam.*

Et pour diminuer le merveilleux de l'histoire, il propose de supposer que ce personnage avait vécu non sous Charlemagne mais sous Charles le Simple, « *nec 360 sed circiter 160 (lisez 210 circiter) annorum vitam ei contigisse, id quod etiam consenescente mundo magnum et memorabile sit* ». (Cité par Grässe, *Der Tanchhäuser und ewige Jude*, Dresde, 1861, p. 117.)

⁽⁴⁾ Il serait mort alors vers 1030, et il y aurait eu bien longtemps, au

de *Juan de los Tiempos*, par lequel il est désigné dans un drame de Calderon⁽¹⁾. Il est même probable que c'est la célébrité restée attachée à son nom qui engagea, au XIII^e siècle, un aventurier à se donner à son tour pour l'écuyer non plus de Charlemagne, mais d'Olivier, appelé Richard, et à jouer ce rôle avec succès, notamment à la cour de Frédéric II⁽²⁾, jusqu'à sa mort, arrivée en 1234⁽³⁾. Mais le nom de Jean Dévot-à-Dieu, que lui donne notre guide de Terre-Sainte ne se rencontre pas ailleurs que dans le dialogue espagnol du XVI^e siècle, où il n'est accompagné d'aucun trait caractéristique, et, jusqu'à ce qu'il se produise de nouveaux éclaircissements, je suis porté à regarder ce nom soit comme altéré de celui de *Buttadeo*, soit au moins comme en étant parfaitement indépendant.

Quoi qu'il en soit de ce petit problème, M. Morpurgo vient de découvrir⁽⁴⁾ et de publier sur l'histoire de Jean Boutedieu en Italie des documents tout à fait nouveaux et fort curieux, d'abord en ce qu'ils éclairent l'histoire même de la légende, et ensuite en ce qu'ils jettent sur l'état des esprits au XV^e siècle, sur les croyances, les mœurs, les façons de vivre des Italiens et particulièrement des Toscans de cette époque, une très vive et très amusante lumière⁽⁵⁾.

XIV^e siècle, qu'il n'aurait pu être rencontré par des « simples » et pris pour Jean Boutedieu.

⁽¹⁾ Voir Liebrecht, *l. c.*

⁽²⁾ Voir le passage impayable de Tommaso Tusco, chroniqueur du XIII^e siècle, cité par M. A. d'Ancona dans les *Rendiconti* de l'Académie des *Lincei* (séance du 17 mars 1889). Tusco avait vu Richard en 1231 et avait pieusement cru toutes ses histoires : *Et in hiis omnibus divinam nobis est attendere majestatem, quam in omnibus et ex omnibus collaudemus, que facit magna et inscriptabilia quorum non est numerus*. Le même Guido Bonatti qui parle de Buttadeo avait vu Richard, *qui dicebat se fuisse in curia Caroli Magni et vixisse quadragentis annis... Vidi Ricardum Ravenne era Christi millesima ducentesima vigesima tertia*. (Cité dans Neubauer, p. 111.) C'est à cause de cela qu'on a souvent allégué « Guy Donatus » comme ayant vu ce survivant de l'époque de Charlemagne. (Voir Liebrecht, *l. c.*) Il

est remarquable que dans ce que le bon Tusco nous rapporte des récits de Richard, il n'y a rien qui se rattache à l'épopée française.

⁽³⁾ Je ne doute pas en effet que ce ne soit de lui qu'il s'agisse dans un passage d'Albéric des Trois-Fontaines que j'ai cité jadis (*Hist. poét. de Charlemagne*, p. 323) en corrigeant, comme il faut le faire (et comme ne l'a pas fait le dernier éditeur), *Guidonius* en *Gaidonius* : *In Apulia mortuus est hoc anno (1234) quidam senex dierum, qui dicebat se fuisse armigerum Rollandi Theodricum, qui dux Guidonius dictus est, et imperator multa ab eo didicit* (*Monum. Germ., SS., t. XXIII, p. 936*). La tradition orale, qui avait amené cette notice à Albéric, avait naturellement substitué le célèbre écuyer de Roland à l'écuyer inconnu d'Olivier.

⁽⁴⁾ C'est proprement M. A. Gherardi qui a trouvé dans les liasses Strozzi, à l'*Archivio di Stato* de Florence, la relation d'Antonio di Francesco di Andrea.

⁽⁵⁾ Mentionnons aussi les vers de

Le plus important de beaucoup de ces documents est la relation qu'un certain Antonio di Francesco di Andrea a laissée de ses rapports avec Jean Boutedieu. Antonio et ses deux frères, Andrea et Bartolomeo, habitaient au Borgo a San Lorenzo et avaient en outre une maison à Florence même; M. Morpurgo les a retrouvés dans des actes, ainsi que presque tous les personnages que mentionne Antonio. Il n'y a pas l'ombre d'un doute sur l'authenticité du document, non plus que sur la complète bonne foi de l'auteur. Le savant éditeur et commentateur a seulement constaté d'assez fortes erreurs ou contradictions dans les dates, mais on sait combien il s'en rencontre fréquemment de telles dans les écrits du moyen âge et même de temps plus proches, et Antonio paraît avoir rédigé ses souvenirs assez longtemps après les événements. Il l'a fait dans une forme simple et dénuée d'art, mais qui n'en est que plus piquante dans sa naïveté et qui sent encore en plein xv^e siècle, comme le remarque M. Morpurgo, « la schiettezza trecentista ». On lira certainement avec plaisir les extraits que je vais donner de son récit, bien que la traduction leur enlève forcément une bonne partie de leur grâce :

A l'honneur et gloire de Dieu tout-puissant en Trinité, Père, Fils et Esprit-Saint, et de Marie toujours vierge et de toute la cour céleste de Paradis, moi, pauvre pécheur ou pour mieux dire grand et habituel et large pécheur, je ferai ici record dans ce mien volume d'une des choses les plus merveilleuses que peut-être par aventure la plus grande partie de ceux qui vivent aujourd'hui aient jamais entendues. Et c'est avec grande peur que j'ai pris la plume pour écrire et faire record de ces choses si merveilleuses, craignant que les gens n'y prêtent pas foi, et c'est très craintivement que je m'y applique. Mais je prends courage, et j'invoque pour mes vrais témoins Dieu et les autres habitants du ciel, et ensuite les quelques personnes qui vivent encore et qui ont vu une partie de ces choses que je vais raconter, et leurs noms se feront connaître au fur et à mesure que, en poursuivant cette œuvre, il y aura lieu de les nommer.

Après cette solennelle protestation de bonne foi, Antonio rappelle

Cecco Angiolieri, cités par M. Morpurgo d'après un manuscrit, et qui nous montrent la même locution familière qu'emploie Philippe de Novare. On sait la haine féroce que ce poète bizarre, contemporain et ennemi de Dante, nourrissait contre son père, et qu'il a exprimée dans de nombreux sonnets, qui sont assurément au nombre des productions les

plus extraordinaires de la poésie. Dans l'un d'eux il s'écrie : « La haine cruelle et violente que je porte avec juste raison à mon père le fera, j'en ai peur, vivre autant que *Botadeo*. » Le manuscrit a *che Giovanni Botadeo*, et cette glose prouve que le scribe connaissait la locution avec le nom entier, réduit par le poète pour le besoin de son vers.

qu'un homme « appelé *Giovanni Bottadio*⁽¹⁾, autrement *Giovanni servo di Dio* (et c'est ainsi qu'il se fait nommer), fut dans ces contrées d'Italie et les parcourut toutes » vers les années 1310 à 1320, « et, ajoute-t-il, beaucoup d'anciens à qui j'ai parlé m'ont dit l'avoir vu et avoir parlé avec lui dans ce temps. . . Et depuis ce temps on ne l'a plus vu et on n'a plus entendu parler de lui en Italie; et il va ainsi parcourant toute la terre; et je trouve qu'il reste environ cent ans à revenir dans un pays. » C'est en effet en 1411 d'après ses souvenirs, mais en 1416 d'après les synchronismes qu'il fournit, que pour la première fois, non pas Antonio lui-même, mais son frère Andrea vit l'éternel voyageur. Le cadre dans lequel il le rencontra et le rôle qu'il lui vit jouer conviennent admirablement à la figure tourmentée de ce grand pécheur puni pour sa dureté de cœur, mais repentant et devenu secourable et pitoyable à tous, en même temps qu'ils nous présentent une scène comme il s'en passait souvent à cette époque. Aux environs de Noël, un habitant de Bologne, Giano di Duccio, qui s'était réfugié en Toscane au Borgo a San Lorenzo, « parce que les exilés de Bologne, surtout les Guidotti, l'avaient menacé de lui faire manger ses enfants par force de faim, comme étant l'ami de Luigi da Prato, gouverneur de Bologne », ce Giano donc voulut retourner à Bologne, pensant que les exilés n'avaient plus aucune chance d'y rentrer. Il se mit en route, accompagné d'Andrea, frère du narrateur :

Ils partirent du Borgo avec un cheval portant deux paniers et dans les paniers les deux fils de Giano, l'un appelé Duccio, âgé de douze ans, et l'autre Giovanni, âgé de huit ans, et Andrea guidait ce cheval chargé desdits enfants, et derrière allait Giano sur un gros cheval. Et arrivé sur l'Alpe, laquelle était chargée de neige, il survint une fortune de temps avec chasse-neige, si bien que les chevaux se faisaient avec la neige des brodequins aux pieds, et ils choppaient et même tombaient souvent, et les enfants étaient en grand péril. . . Et comme on se reposait un moment, survint ledit Giovanni Bottaddio, et il passait marchant très fort; pour quoi ledit Andrea l'appela et lui dit : « Frère, plaise-vous nous faire un peu de compagnie pour l'amour de Dieu, afin que ces enfants ne périssent pas ! » Et il était en habit de *pinzochero* du tiers ordre de saint François, mais il n'avait pas de manteau, et il n'avait qu'un soulier. Il répondit : « Oui bien, pour l'amour de Dieu ! » Et il partit avec eux, tenant les mains aux paniers, et Andrea menait le cheval à la main, et derrière Giano sur son dit cheval. Et allant ainsi (et pourtant le péril était grand), ledit Giovanni serviteur de Dieu se tourna vers Giano et lui dit : « Veux-tu que je mette ces enfants en sûreté ? » Giano dit : « Oui, par Dieu ! » Giovanni dit : « Où voulons-nous arriver ce soir ? » Giano dit : « A Scaricalasino. » Giovanni dit : « Or sus, au nom de Dieu ! » Et il prit les enfants à son cou, un sur chaque épaule, et leur dit : « Prenez-moi aux cheveux, et tenez-vous bien. » Il avait abaissé son chaperon,

⁽¹⁾ Antonio écrit *Vottadio* ou *Bottadio*, mais c'est une simple variante graphique, qui ne prouve rien pour un rapprochement avec *Giovanni de Voto-a-Dio*.

et, ayant ainsi fait, il se mit en route, et, parce que son soulier l'embarrassait, il le jeta, et il partit, et en peu de temps ils le perdirent de vue. Il arriva [à Scaricalasino] à l'auberge d'un hôte qui a nom Capecchio, et il posa les enfants devant le feu, et il se mit à l'aise, lui et les enfants, et il fit tuer une couple de bons chapons, et ils étaient déjà mis au feu et le pot bouillait, quand arriva Giano, qui croyait sûrement avoir perdu ses fils, et qui fit grande fête, et un bon bout de temps après arriva Andrea. Et le temps venu, s'étant mis à table et ayant soupé, revenus près du feu, cuisant des châtaignes et discourant avec grand plaisir, Giano se tourna vers ledit hôte, et lui dit : « Comment vont les affaires ? » Il répondit : « Petitement ; et j'ai ces filles (il en avait deux grandes), et je n'ai pas le moyen de les doter et de les marier. » Sur quoi ledit Giovanni serviteur de Dieu se mit à rire⁽¹⁾, et Giano demanda : « De quoi riez-vous ? » Il dit : « Je ris parce que celui-là vous conte des bourdes ; il dit qu'il fait peu d'affaires, quand de Bologne à Florence il n'y a pas d'auberge mieux achalandée et qui fasse plus que celle-ci ; il dit qu'il n'a pas de quoi marier ou doter ses filles, et je dis qu'il a muré dans un trou de cette maison 240 florins d'or, en sorte qu'il les peut très bien marier, et il ne le fait pas par avarice et mauvaise inclination, et il s'en repentira. » Capecchio, l'hôte, répondit : « Je crois que j'ai logé des bateleurs. » Et on échangea beaucoup de paroles, l'un niant, l'autre affirmant, puis on alla reposer. Et Giano étant déjà au lit avec ses fils [mais Giovanni non, car il ne dormait jamais dans un lit⁽²⁾], Giano dit à Giovanni : « Est-ce vrai ce que vous dites qu'il a ces deniers dans le mur ? » Giovanni dit : « Tu les as près de ta tête à moins de deux brasses, et si tu veux les voir je te les ferai voir. » Giano dit qu'il le croyait sans le voir. La nuit passée, on se mit en point de partir, et Capecchio prit par la main ledit Giovanni et le tirant à part lui dit : « Donnez-moi conseil pour ma conduite. » Et il lui dit : « Marie tes filles, autrement je t'annonce qu'elles tourneront mal. » Et il promit de le faire, et il le fit par la suite. — Et j'ai dit tout cela jusqu'à présent afin que vous entendiez comment les choses secrètes sont pour lui manifestes ; et maintenant nous parlerons d'affaires plus importantes.

Ces grandes affaires, où Giovanni montra mieux encore son omniscience, sont les affaires de Bologne. Giano di Duccio, comme on l'a vu, y rentra sans crainte, croyant le parti des Guidotti dépourvu de toutes chances de revanche : Giovanni lui annonça que dans dix jours les exilés seraient redevenus maîtres de la ville ; mais en même temps il lui donna des conseils et un « bref » grâce auxquels il n'aurait rien à craindre d'eux, et tout se passa comme il l'avait prédit. Antonio ne nous dit pas dans tout cela comment Andrea et Giano avaient reconnu leur

⁽¹⁾ M. Morpurgo remarque à propos de ce trait que Giovanni se comporte ici autrement que le Juif Errant ordinaire, qui ne rit jamais (non plus que Cartaphilus). Il rapproche le rire ironique de Giovanni de celui de l'*uomo selvaggio* dans un récit populaire italien ; mais l'anecdote ici racontée rappelle surtout le rire de Merlin (autre homme sau-

vage), à propos des contradictions qu'il est seul à voir entre les apparences et la réalité.

⁽²⁾ Ce trait ne se retrouve pas textuellement ailleurs, mais il est impliqué dans celles des versions de la légende qui condamnent le Juif au mouvement perpétuel, ce qui n'est pas le cas pour le nôtre.

mystérieux compagnon, qu'il désigne d'emblée comme *Giovanni Bottadio*, et ne nous apprend pas s'il s'était fait connaître à eux; mais Andrea l'avait invité à venir le voir à Florence ou au Borgo. C'est ce qu'il fit l'année suivante, après avoir été à Vicence (où on voulut le pendre comme espion, mais où les plus grosses cordes cassèrent, si bien que le *capitano* le relâcha), visité la Marche Trévisane, Venise et la Marche d'Ancône. Il ne fit que passer au Borgo, non sans avoir fait une prédiction surprenante et qui se réalisa dans le mois⁽¹⁾, mais il resta plus longtemps à Florence.

Il vint à Florence dans ma maison, dans le quartier *degli Alberti da San Romeo*, où tout le monde accourait pour le voir, et entre autres y vint messer Lionardo d'Arezzo⁽²⁾, chancelier de la Seigneurie, et il resta avec lui dans ma pauvre maison trois heures ou plus à discourir. Et en descendant, messer Lionardo fut interrogé par plusieurs citoyens sur ce qu'il pensait de cet homme, et il répondit : « Ou c'est un ange de Dieu, ou c'est le diable, car il a toutes les sciences du monde, il connaît toutes les langues et les mots les plus rares de toutes les provinces. » Et il n'en dit rien d'autre.

Voilà tout ce qu'on nous raconte de la première visite de Giovanni à Florence, qui ne paraît avoir été que d'un jour; il revint une autre année au mois de mai, et toujours chez notre narrateur.

Tout le monde venait pour le voir, et Peruzzi, et Ricasoli, et Busini, et Morelli, et Alberti, et autres, proches ou lointains. J'avais peur que les planches de ma maison, qui était petite et vieille, ne rompissent, et je dis ma crainte à tous, en ajoutant : « Ce soir il ira loger ailleurs. » Ils attendirent alors patiemment l'heure où il devait sortir, pour le voir, et il arriva une si grande multitude de gens que toute la place des Alberti et toutes les rues se remplirent. Et vers les deux heures du soir vint une grande troupe envoyée pour lui par la Seigneurie, entre autres Richard, commandeur, et Maso del Fante, massier, et quatre sergents, et nous sortîmes avec lui de ma maison, Bartolomeo mon frère et moi, avec beaucoup de torches, et nous traversâmes toute cette foule si serrée que nous pouvions à peine passer, et pourtant nous ne fûmes vus de personne. Ô Dieu vrai, combien tes œuvres sont admirables!... Et le matin la Seigneurie voulut le voir, et il fut conduit au Palais, et ils tirèrent de lui beaucoup d'informations⁽³⁾. Et, ayant pris congé, il partit de Florence et alla vers la Pouille et la Sicile.

Cependant les curieux qui étaient restés à attendre jusqu'à minuit

⁽¹⁾ Il est dit ici que, quand la population du Borgo sut que *Giovanni Bottadio* était là, elle accourut en foule; il s'était donc nommé, ou Andrea (qui n'est pas mentionné ici) l'avait désigné?

⁽²⁾ C'est le célèbre Léonard Bruni, dit *Léonard Arétin*, homme véritablement docte et dont l'admiration pour le savoir du prétendu Buttadeo est assez

étonnante. Mais était-elle bien sérieuse?

⁽³⁾ Il est probable que le prétendu Buttadeo, qui parcourait sans cesse l'Italie, observait pas mal de choses et savait en tirer parti à l'occasion, ce qui explique à la fois qu'on l'ait traité à Florence avec tant de ménagements et qu'on ait voulu le pendre comme espion à Vicence.

étaient fort désappointés, et ils eurent grande peine à croire le récit que leur fit Antonio. L'un d'eux, Giovanni Morelli, jura que, si Giovanni se trouvait en lieu sur lequel il eût juridiction, il verrait bien s'il s'en irait ainsi par l'air. Mais l'année suivante Giovanni vint en effet au Mugello, dont Morelli était devenu *vicario*, et il déjoua tous les efforts que celui-ci fit pour le forcer à venir le trouver. Il y alla enfin de son plein gré; le soir venu, Morelli, sous prétexte de l'honorer, le fit mettre « dans une honnête prison, qui est une bonne chambre, laquelle est dans le roc sous le fondement de la tour, et dans laquelle sont deux fenêtres toutes petites, avec du fer très gros et si serré qu'un rat n'y passerait pas, et une porte basse de grosses planches toutes bardées de gros fer avec une grande serrure »; mais le lendemain il n'y avait plus personne, et Morelli retourna à Florence assez humilié, mais consolé par la promesse que lui avait faite Giovanni, et qui se réalisa bientôt, que sa femme, jusque-là stérile, allait lui donner un fils.

Trois fois encore Giovanni vint à Florence, étonnant toujours les gens par ses révélations sur ce qu'ils croyaient le plus secret. La seconde fois il se logea dans une auberge et fit demander Antonio, assurant qu'il était chez lui, bien que son frère Bartolomeo sût qu'il était parti le matin pour un voyage de plusieurs jours; mais le hasard avait voulu qu'il fût revenu à l'improviste, en sorte que Bartolomeo, qui avait perdu du coup toute confiance en Giovanni, trouva son frère à la maison, à son grand émerveillement, et l'amena à son étrange ami.

J'allai chez lui, qui avait ordonné un diner très large, avec beaucoup de poissons⁽¹⁾, et il était déjà à table quand j'arrivai. Il me fit mettre à table, et nous mangeâmes de grand cœur, et quand je voulus payer, l'aubergiste ne le voulut en aucune façon⁽²⁾; ce fut Giovanni qui paya, quoi que j'en eusse. Nous allâmes à la maison, et, comme c'était samedi, je lui demandai en grâce de se laisser laver la tête par moi, ce qu'il voulut bien, et je la lui lavai en grande révérence, et il en sortait une grande odeur. Et quand sa tête fut essuyée, je commençai à parler, et je lui demandai de m'accorder une grâce que je voulais de lui. Il dit : « Demande ! » Et je lui dis : « C'est que vous me répondiez bien clairement, et que vous disiez si vous êtes Giovanni Bottadio. » Il me répondit que nous faussions le mot. « Comment cela ? » lui dis-je. « Il faut dire, me répondit-il, Giovanni *Battè-Iddio*, c'est-à-dire Giovanni *frappa Dieu*. Quand Jésus gravissait la montagne où il fut mis en croix, et que sa mère avec d'autres femmes en grandes lamentations et plaintes allait derrière, il se retourna pour leur parler et s'arrêta quelque peu; sur quoi ce Giovanni le frappa par derrière dans les reins, et dit : *Va vite!* Et Jésus se tourna vers lui :

⁽¹⁾ C'était un samedi, comme il est dit plus loin.

⁽²⁾ Comme le remarque M. Morpurgo, l'aubergiste est évidemment influencé à

son insu par Giovanni; de même les soldats qu'avait envoyés Morelli pour le prendre (voir ci-dessus) perdent à sa vue toute énergie.

Et toi, tu iras si vite que tu m'attendras ⁽¹⁾. Et celui-là est ce Giovanni que vous dites. » Et je lui dis : « Est-ce vous ? » Il me répondit : « Antonio, ne cherche pas plus avant ! » Et là-dessus il baissa les yeux, et il laissa tomber quelques larmes, et il ne dit plus rien. Et il partit et s'en alla. — Et il y en a qui disent et qui affirment qu'il sera le troisième témoin des faits du Seigneur; car il y en a deux dans le paradis terrestre, c'est Énoch et Élie ⁽²⁾, et en terre il y a ce Giovanni. — Il va, et il ne peut rester que trois jours dans une province, et il marche vite, visible ou invisible; et il a à dépenser à son plaisir, bien qu'il aille dégarni, sans bourse et sans sac; il porte seulement la tunique avec un chaperon, il est ceint d'une corde, et nu-pieds le plus souvent; il arrive aux auberges et mange et boit du bon ⁽³⁾, puis il ouvre la main et laisse tomber ce que l'hôte doit recevoir, et tu ne vois jamais d'où lui vient l'argent, et jamais il ne lui en reste ⁽⁴⁾. Il a toutes les trois sciences, hébraïque, grecque et latine, et il connaît tous les langages et a à sa disposition tous les mots les plus choisis de toutes les provinces, en sorte que s'il parle avec des Florentins tu diras qu'il est né et nourri à Florence, et ainsi avec des Génois et avec des Bergamasques et avec des Siciliens, et avec des gens de n'importe quel autre lieu, si bien que c'est une chose de grande admiration que le fait de cet homme.

La dernière fois que cet homme extraordinaire vint voir son ami Antonio, la femme de celui-ci était très gravement malade, et les médecins comme les parents et les amis engageaient Antonio à se résigner sans garder d'espoir.

Et ledit Giovanni étant arrivé chez moi, je le menai dans la chambre pour qu'il vit ma peine, et en ce moment ma femme délirait. Et Giovanni me reconforta et dit : « Elle guérira; je te ferai un bref. » Il le fit et dit : « Pends-le lui au cou avec révérence de Dieu. » Et je le fis, et aussitôt elle sortit du lit saine comme si elle n'avait jamais eu de mal : Dieu en soit loué ! Et avec ce bref j'ai guéri beaucoup de malades de diverses maladies. Je l'ai prêté à qui ne me l'a jamais rendu : Dieu lui pardonne ! — Et Giovanni, quand il partit, m'embrassa, ce qu'il n'avait jamais fait. Je m'étonnai, et je lui dis : « Est-ce que je ne vous reverrai plus jamais ? » Il me répondit : « Jamais avec les yeux corporels. » Il s'en alla. Il vint au *Paradiso* ⁽⁵⁾, où les frères le mirent en prison et voulaient le livrer à l'autorité ⁽⁶⁾, mais la nuit il s'en alla

⁽¹⁾ Ces paroles sont visiblement altérées, soit par Giovanni, soit par Antonio, soit par le copiste. Quant à la prétention de Giovanni de corriger le nom altéré de Jean Boutedieu, elle est absurde, et prouve simplement que le verbe *buttare* n'était pas usité dans le pays dont ce personnage parlait naturellement la langue.

⁽²⁾ On sait que, d'après un passage bien connu de l'Apocalypse, le moyen âge a cru qu'Énoch et Élie attendaient dans le paradis terrestre le jour du jugement.

⁽³⁾ Ahasverus et Cartaphilus sont au contraire très sobres dans leur manger.

⁽⁴⁾ Ce don merveilleux est plus commode que les fameux cinq sous de notre Laquedem, ou les *cinco plaquetas* du Juan *Espera-en-Dios* espagnol. Il est curieux que Giovanni n'ait jamais demandé d'argent à Antonio.

⁽⁵⁾ Monastère voisin de Florence, habité par des Brigidiens.

⁽⁶⁾ M. Morpurgo remarque que la robe de franciscain du tiers ordre, dont Giovanni était couvert, n'était sans doute pas étrangère à ce mauvais vouloir des frères du Paradiso, et il présente, au sujet des rivalités de ce genre qui se produisaient souvent, d'intéressantes réflexions.

invisible, et les frères restèrent avec leur courte honte. Et depuis il n'est plus revenu dans ce pays.

Et il va ainsi vagabondant par le monde, et il ira jusqu'à ce que Dieu vienne juger les vivants et les morts en sa majesté dans la vallée de Josaphat. Puisse-t-il prier pour nous, que Dieu nous pardonne nos péchés et nous conduise au ciel! *Amen!*

A ceux qui douteraient de la véracité de l'excellent Antonio et de la présence en Toscane, à l'époque indiquée, d'un personnage jouant le rôle de Giovanni Buttadeo, M. Morpurgo offre un second témoignage, également inédit et qui vient pleinement confirmer le premier. Le Florentin Salvestro Mannini écrivait alors au jour le jour tout ce qui lui semblait digne de remarque; il consignait volontiers dans son journal, dont il ne nous est parvenu que des extraits, les prédictions, surtout politiques, dont il était avide comme la plupart de ses contemporains, celles par exemple « d'une possédée de Sienna appelée Gostanza et qui a au corps les démons Sforzo et Braccio », ou celles « d'un ermite, frère mineur, qui se tient là-haut dans l'Alpe à Stamberliche », ou celles de l'abbé don Simone Mattei de Santa Liberata. « Souvent, ajoute M. Morpurgo, après l'événement, le brave homme annotait la prophétie, écrivant en marge : *Il a dit vrai*, ou *Il n'a pas dit vrai*; et de ce que ce dernier cas était le plus fréquent il ne résultait ni pour lui ni pour les autres la moindre diminution de foi. » Or, le 23 juin 1416, Mannini, étant podestat à Agliana, vit *Giovanni servo di Dio* et lui posa plusieurs questions sur l'avenir prochain, et Giovanni lui donna des réponses qu'il enregistra pieusement, par exemple : « Je lui demandai ce qui arriverait du fait de l'empereur, et il me dit que nous n'eussions pas de crainte, et que s'il passait nous le fissions passer sans encombre et que s'il voulait de notre argent nous lui en donnassions, et que nous fissions en sorte qu'il nous confirmât la possession de Pise, et que nous ne fissions de ligue avec personne contre lui ni contre d'autres, et que nous attendissions paisiblement, parce que les cieux et Dieu étaient avec nous. » « Parmi les prophéties relevées par Mannini, celles de Giovanni, dit M. Morpurgo, sont les plus modérées et les plus raisonnables, » comme on peut en juger par celle-ci, que l'éditeur compare, non sans raison, à un « article de fond » dans quelqu'un de nos grands journaux. En général, notre homme se montre avisé, intelligent et sagace; il est bien Italien, tout Juif et cosmopolite qu'il se prétend. M. Morpurgo remarque que, plus prudent que ses confrères d'Arménie ou d'Allemagne, il évite de donner des détails sur les scènes de la Passion et remplace ces narrations dangereuses par un silence éloquent et des larmes. Mais il faut dire aussi que ces détails, on paraît les lui avoir fort peu demandés : les

bons Toscans qui assiègent la maison où il loge et manquent l'étouffer sur la place sont bien plus curieux de savoir de lui comment tourneront leurs affaires privées ou publiques, combien ils ont encore à vivre, si leur femme leur donnera un fils ou s'ils guériront de leur maladie, que de lui entendre raconter le drame du Golgotha. Il se tire d'ailleurs fort habilement d'affaire avec eux. La première fois qu'il vint au Borgo, comme on l'accablait de semblables questions, « avec peu de révérence et bestialement », il se tourna vers le podestat et lui dit : « Voyez tous ces gens qui m'interrogent; s'ils savaient ce que je sais, ils s'attristeraient beaucoup, et il y en a qui pleureraient à chaudes larmes, car, avant que vous sortiez d'office, tel qui est dans cette foule sera pendu en ce lieu même, et cela arrivera sans faute. » Et un mois ne se passa pas « qu'un garçon appelé Ercole, qui passait pour le meilleur garçon qu'il y eût là, fut pendu en ce lieu même, comme l'avait dit Giovanni serviteur de Dieu. » Un tel accident ne devait pas être fort difficile à prévoir, et il était possible aussi, avec quelque connaissance en physiognomonie, de surprendre l'apothicaire Giunta Galetti comme le fit notre Juif Errant. Giunta demanda audit Giovanni conseil sur sa conduite. Giovanni serviteur de Dieu répondit : « Tâche d'être aussi bon que tu passes pour l'être! » Et Giunta voulant en demander plus, il lui dit : « Tu sais et je sais! . . . » Et il s'approcha de son oreille et lui dit en secret ses péchés, que personne que Dieu et lui ne connaissait, et il lui dit de s'amender, sinon qu'il finirait mal. » Les conseils de Giovanni sont partout excellents, pacifiques et pleins d'une très bonne morale, et s'il a fait quelques dupes, comme on ne peut guère en douter malgré sa réserve à l'égard d'Antonio, il a pu aussi exercer en plus d'un cas, grâce au prestige qui l'entourait, une salutaire influence.

Pour nous, il nous intéresse surtout comme un document vivant sur la légende dont il a prétendu se faire le héros. Ce qu'il racontait de lui-même nous sert à connaître quelques traits de cette légende telle qu'il l'avait évidemment apprise avant d'avoir l'idée de l'exploiter, et la crédulité qu'il rencontra partout nous montre combien cette légende, avec le nom de Jean Boutedieu, qui est probablement d'origine franco-palestinienne, était populaire en Italie au xv^e siècle. C'est une très intéressante contribution à l'histoire poétique du Juif Errant que nous devons à M. Morpurgo, et au mérite de la publication d'un document vraiment curieux il a joint celui d'un commentaire aussi agréable que savant.

GASTON PARIS.

